YVES BICHET
Poèmes
Le plan des os

L'anniversaire du carrier

I

Trois personnages sortent du mur
rejoignent un à un les tables du carrier, bras ballants
ongles en deuil, une main glissée
dans le rabat où sommeillent leur paye hebdomadaire
et la photographie des femmes
qu'ils triturent en silence.
La nuit tombe autour d'eux. Ils s'assoient dans ce noir.
Le noir s'affaisse et ploie comme une échine.
Ils se taisent.

Bientôt un appel résonnera derrière cet étal de blousons et de cuirs.
Les commis du carrier se dresseront sur la place
puis aligneront dans le noir leurs sourires étincelants
jusqu'à ce que le jeune patron vienne à son rotin
prenne place, plonge ses doigts dans l'anis pur
puis bénisse à trois reprises cette soirée d'anniversaire.

Le carrier bénira les muscles, les biceps de ses convives
puis les quatre coins de la commune
puis il bénira chaque plat du festin
ainsi que ses propres tatouages de chef
— Cœur et Christ bleu-charron
entrelacés dans la touffeur impressionnante du torse —

Enfin leurs mains sortiront des tréteaux.
Elles s'approcheront de la viande, elles plongeront dans le plat
brandiront aux étoiles les gigots et les os
singeant même un temps de lutter pour les meilleures portions
afin de retourner au patron ces volées de gratitude
qu'il devra embrasser avec sa nouvelle décennie
avec ses rêves de fortune
sans même deviner que là, dans un coin, broyant l'obscurité
tout l'or des dentitions le nargue.

II

Personne au-delà des platanes
hormis cette ampoule dans la chambre
ce filament de matière brûlée derrière ta main tendue
qui dévoile une seconde le maillage de ta paume
l'ancrage de tes tendons, la face entière, carminée
des ongles et des plis

comme si nous devions, avant de tirer les volets sur la place
imaginer encore le voyage de l'électricité
celui des conducteurs sous le crépi, la promiscuité des fils
ou le partage des boitiers
afin que nos propres vaisseaux
usant à leur manière primitive de ce message
connaissent à leur tour quelques secondes de fulgurante lucidité.

IV

Je cherche d'autres mots.

La lune et les lueurs de la place s'écartent dans le miroir.
Le carrier parle et rit tristement.

Il bénit ses convives
un doigt sur les lèvres à présent
afin que nos paupières de voisins puissent venir au sommeil

comme l'alouette, ce midi, retournée aux herbes hospitalières
après qu'elle eut jeté son chant dans la colline
si hautement
qu'on la croyait protégeant le grand flux de clarté
monté du sol à sa rencontre
avec nos quatre yeux posés

et tant de chaleur
sur le gris de son ventre d'oiselle.

V

Une courbe, un détour

glissade vers cet infime duvet dans la chambre
que l'œil ne parvient à saisir
et qui témoigne de la vie autonome des Dieux
à l'origine
lorsque ta hanche était un temple.

— Tissus ployés dans le vent de la place.
L'ombrage, le destin grisé du ventre.
Paroles
et hommes de passage —

Puis, en retour, ce baiser qui n'émeut pas
mais se pose de côté, publiquement
comme feuille morte sur un rien de sueur.

VI

La nuit est venue.
Les vieux ont déposé leur manteau.
Ils somnolent à présent.
Restent les nappes, quelques tréteaux ci et là
les graisses du festin
et puis ce grand bloc de glace délaissé dans un bac.

— Le bloc fond peu à peu.
La blancheur et les angles du froid s'émoussent.
L'eau goutte toujours davantage. —

Bientôt, au centre de la chambre, fondu dans la blancheur des draps
paraîtra aussi le miracle de ta poitrine
ainsi qu'un rêve à son début
et qui ploie, chaque dormeur le sait
contre l'épaule ou le cou, contre la paume des amants.

Tandis que plus loin, à quelques pas
sous les miroirs du bistrot éteint
dorment et ploient les collections de cartes postales
les trophées du patron, Riviera populaire
almanachs et tronçonneuses de rêve, toutes poitrines exposées ici
brunes, vastes, grandes ouvertes dans l'azur idéal
pour le bleu des regards, des vieux visages au teint piqué.

VII

Parfois quelques étoiles fusent
filent au sud
comme lacérées dans cette mouvance de constellations et de laits.

Les grands corps de buveurs s'affaissent.

A présent chaque objet
chaque repas chemine à l'intérieur des corps.
Joues blafardes, lunules matées sous les manteaux
rêves et pulsations de commis immigrés.
Le carrier pense et boit.
Puis il distingue l'arrivée d'une mère
la course, les cris, jambes nues dans les dunes africaines
— un gémissement sous ses yeux, une barbe qui frémit
vite bridés par la valse incessante des matières.

Tous ont dormi sur la place.
Leurs visages reposent à même le banc, contre le bleu des tatouages.

Ils ont beaucoup mangé. Il est tard.
Leurs lèvres de commis frémissent.
Chaque objet vient à demeure.
Tout est lisse.
La viande et les rêves descendent lentement vers le fleuve
comme lui ira au sexe
seul
inexorablement.

VIII

Deux papillons tournoient sous les platanes
Le vieux bouquet de buis ballotte. Les commis ronflent.

Au clou de la cabane de chantier, il y avait également ce Christ
et ces manteaux
et l'or des chevalières.
Parfois une dentition s'écartait dans la nuit
brillante et sauvage.

À présent un grognement la ferme.
Le patron débranche l'électricité
s'éloigne avec sa lumière de chantier dans la main.
On distingue une paume rougeâtre, le maillage des tendons,
l'ordre des plis
le sang qui reflue à l'orée.

Le sommeil l'assaille.

Les vieux parlent encore sous leurs platanes.

IX

— Fumées, viandes et rêveries lâchées sur la placette.
Une cigarette se consume dans la cabane du chantier.
L'ami se réveille en sursaut.
Le maghreb repose sur ses avant-bras bleus.
L'amour
et la mémoire se terniront peut-être à la manière lavée des tatouages
et des cuivres.
On ne comprend jamais l'obscurité,
ni le poème
de même que l'électricité ou les moitiés de songes
avant d'avoir failli véritablement à la prudence —.

X

Car nul ne prend acte alentour
exceptée l'alouette et son ventre d'oiselle
flottant de souffle en souffle
bondissant de lèvres en lèvres, aussitôt relancée sur la place
avec le grand flux du sommeil.

— Belle enfant perdue
belle saisine des rêves —

Tout se tait au village.

J'écarte les volets, j'allume une cigarette
puis je baise la charnière de cette jambe
que ma main a frôlée dans le tiroir
ce vieil objet entamé par des lances
— Christ et papier d'Arménie —
afin de pardonner, de parfumer ces corps
d'écarter peut-être les insectes de nuit

puis de bénir la paix des matières
le silence et l'amour incommensurables
puis, dans la voie qui les couvre, immobile et lactée
la vaste semence des ouvriers repus.

Yves Bichet

Yves Bichet est né en 1951 à Jailleu (Isère). Il vit à Grignan (Drôme) depuis 1975 et travaille dans le bâtiment. Il a publié *La Maison du crabe* (poème), éd. de l'Alphée, 1985 et *Citelle* (poèmes), Cheyne éd., 1989. A été traduit en anglais son poème «La Source de la lance», dans la revue *Verse*, 1991, et, en italien, «Lombriculture», aux éditions del Leone, 1992. Il collabore à diverses revues, dont *Polyphonies, la NRF, PO&SIE, la RBL* (Suisse), *Osiris* (USA), etc. Il est enfin l'auteur d'un roman à paraître chez Gallimard, à l'automne 1993.